

MAMADOU

par Jo Witek et Juliette Mas

Une chambre sportive pour garder le cap



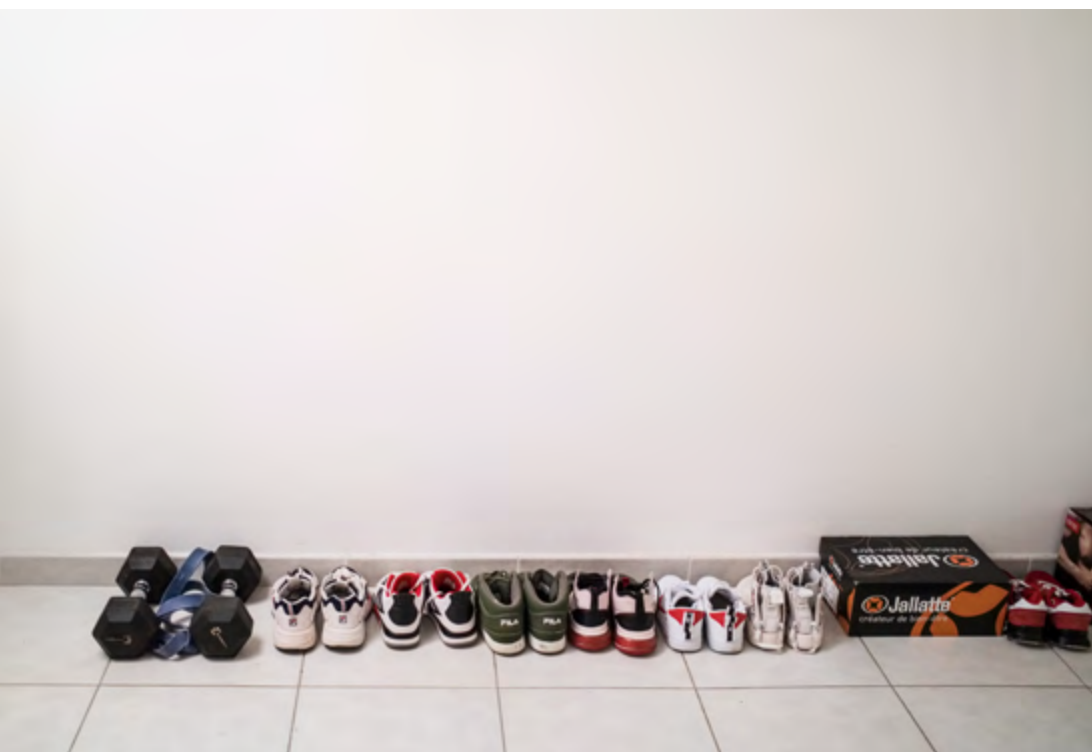
Mamadou, 19 ans, Pézenas, septembre 2021

Mamadou est né à Conakry, capitale de la Guinée qu'il a quittée à 15 ans et à pied. Il a aujourd'hui 19 ans et fonce dans sa ville héraultaise en trottinette électrique. Arrivé en Europe sans bagages ni notions de français, il a en trois ans appris la langue, passé un CAP des métiers de l'agriculture et de l'horticulture, entamé une autre formation de son choix. Il pratique la muscu et l'aviron, collecte plus de 2 000 abonnés à sa page TikTok et il s'est fait beaucoup d'amis ici, des adultes, des ados, des familles entières. Sa chambre est pour le moment à Pézenas. Dans quelques mois, la prochaine sera vraiment la sienne, celle de l'indépendance, pas très loin d'ici, pour rester près de son travail et de ses amis.



Mamadou est sportif. Ça se voit au premier coup d'œil sur les photos en grand format à côté de la télé où il pose en athlète, mais aussi à sa façon de se tenir droit, ancré. Sa démarche est tonique comme son phrasé et son check de salutation. Rien ne dépasse, rien n'est hasardeux, on sent chez ce jeune homme au sourire généreux une volonté de fer, une force de vie inouïe, un équilibre mental et physique impressionnant. C'est ce qui attire mon attention, cette éclatante santé, cette maîtrise du corps comme du choix des mots et en l'observant cuisiner avec des gestes calmes, précis, tout en bavardant sur un ton amical, je me dis que Mamadou a l'air vachement bien dans ses baskets. Je ne sais pas encore qu'il en a une dizaine dans sa chambre, des paires de baskets, toutes de marque, toutes bien alignées, payées de sa poche et choisies sur Internet. Je ne sais pas encore qu'il pratique l'aviron sans savoir nager et qu'il ne craint pas de se retourner parce qu'il a de l'équilibre et que, comme il le dit, il gère bien son bateau. Je ne sais pas encore que Mamadou est un garçon extraordinaire, un modèle de courage, un être bon, altruiste.

À cet instant dans la cuisine, j'ignore tout de cet adolescent, mais en l'observant répartir délicatement dans les assiettes les tomates, les oignons préalablement découpés, alors que la graine réchauffe au micro-ondes et que les sardines grillent dans une délicieuse odeur d'huile de palme rouge, je suis déjà admirative. Il est rare qu'un jeune prenne le temps de cuisiner pour des adultes qu'il ne connaît pas. Un plat sain et équilibré en plus ! Ce n'est pas en Guinée qu'il a appris la cuisine, mais en France, parce qu'il a dû la faire tout simplement et qu'il aime manger sainement, alors... comme pour le reste, tout le reste, il a appris vite et bien, rigoureusement avec une discipline d'athlète.



Nous sommes un samedi, il est 14 heures en septembre 2021 et dehors la manif hebdomadaire anti-passe sanitaire et vaccination obligatoire gronde. Mamadou ne s'en mêle pas, « je ne fais pas de politique, nous précise-t-il. Ça ne m'intéresse pas. Pour les manifestations, non, je préfère rester tranquille sur mon canapé et aller sur TikTok regarder les gens danser. J'ai 2 000 abonnés ! ».

Un ado comme les autres, issu d'une génération qui peut-être fera de la politique un jour, mais autrement. En attendant, lui, le dimanche, il se détend avec son copain Aboubacar, qu'il considère comme un frère et qui à notre arrivée regarde la télé sur le canapé. C'est ainsi que Mamadou nous reçoit, chez lui, dans sa vie, là où il en est, c'est extrêmement généreux et je m'en veux de ne pas avoir saisi l'invitation et d'être arrivée les mains vides. Je me sens toute minable à 14 heures, le ventre déjà plein avec mon enregistreur posé sur la table. Alors je le range et je mange. J'ai le temps après tout et je suis là pour apprendre à le connaître. Avec Mamadou, la rencontre en chambre commence ainsi, par un repas savoureux et en le connaissant davantage aujourd'hui je sais combien cela fait sens pour lui. Plus tard, il nous avouera qu'il est souvent déçu quand les gens ne lui rendent pas son sourire en ville ou ne l'invitent pas chez eux.

« Si tu viens chez moi, je viens chez toi, si tu ne viens pas chez moi, je ne viens pas chez toi, si je te dis bonjour et que tu ne me réponds pas, c'est fini, c'est comme ça, pas la peine. »

Savoir donner et recevoir, ne pas s'attarder avec les gens hostiles, une conduite qu'il connaît par cœur Mamadou et qui l'a aidé à progresser vite sans perdre de temps. En trois ans, il a appris la langue, réussi un CAP, commencé un nouvel apprentissage dans un métier choisi et s'est construit une vie sociale riche, nourrie d'amitiés, d'échanges culturels et affectifs forts. Il a compris qu'au-delà des aides sociales que lui a proposées la France, c'est la chaleur humaine qui lui a sauvé la peau et c'est ce qu'au troisième entretien, réclamé de sa part, il viendra à sa manière m'expliquer, remerciant un à un tous les professeurs qui l'ont aidé au-delà de leur temps de travail, les éducatrices qui le week-end l'ont emmené à la plage avec leur famille ou les bénévoles qui le soir passent comme ça, juste pour savoir si ça va. Plusieurs fois, Mamadou me répétera, « ils m'accueillent comme si j'étais leur fils », puis il m'avouera que cette gentillesse « l'aide à oublier beaucoup de choses ». De ces choses, il nous parlera dans la cuisine le premier jour. Nous faisant, à son initiative, le récit à toute vitesse de son arrivée en France depuis l'Italie. Les lieux, les dates, les gares, la rue, l'hôtel social, l'attente. Mamadou trace dans les souvenirs, sans affect. Ce n'est pas de cette histoire-là tant et tant narrée dont il veut nous parler, c'est clair, mais c'est sa façon à lui de nous ouvrir la porte de sa chambre lors du second entretien.



HALTÈRES ET RANGEE DE BASKETS

Tout est blanc comme dans les autres chambres allouées aux jeunes de l'association SAAM/ANRAS de Pézenas. Mur, carrelage, mobilier. Celle de Mamadou est nickel et sous les toits. « Mon colocataire est parti, alors j'ai pris cette chambre la semaine dernière. J'ai fait le ménage avant d'y entrer. Il y a plus de vent ici, je laisse ouvertes la fenêtre et la porte pour les courants d'air. Ça fait un an que je suis dans cet appartement. » Puis il précise qu'il va bientôt devoir le libérer, parce qu'il a 19 ans, un CAP en poche, un autre apprentissage en cours et que son contrat jeune majeur qui suit la prise en charge de l'aide sociale à l'enfance va bientôt s'arrêter. Il espère pouvoir rester là jusqu'à mars, il a fait une demande personnelle au département en ce sens. Il a anticipé le délai final et s'est fait aider pour les dossiers, les courriers, mais comme le souligne son pote Aboubacar qui reste avec nous au premier entretien : « Normalement c'est fini les aides pour lui, il y a trop de jeunes qui viennent, il faut les aider aussi. » Mamadou en a conscience, c'est dans la logique des choses et même s'il est en apprentissage en travaux publics et construction de la route, même s'il va gagner 800 euros pendant son CAP, même si son collègue Mickaël

est génial et vient le chercher et le ramène tous les jours chez lui pour aller au boulot, le grand saut de l'autonomie lui fout la trouille. Il ne l'avoue pas parce qu'il est digne et pugnace, Mamadou, mais ça s'entend dans le ton de sa voix. Pas facile de quitter le nid d'autant plus pour un jeune mineur isolé pris en charge par l'ASE depuis deux ans seulement. Il est un jeune comme les autres à ce moment de sa vie et le fait d'avoir quitté le pays à pieds et à 15 ans, d'avoir traversé l'enfer qu'il a connu ne change rien. Là à Pézenas, il est un étudiant qui fonce en trottinette électrique dans les rues de sa ville en s'angoissant pour l'avenir et le grand saut dans l'autonomie. **« Je ne peux pas rester là, nous répète-t-il, il faut que je déménage. Je pense qu'après je trouverais un appartement pour moi. Pas forcément comme je veux parce que c'est cher, parfois tu ne peux pas avoir ce qui te plaît. Mais j'ai confiance en moi, je pense que je peux trouver un appart pour moi tout seul...** Je me suis déjà inscrit à la mission locale pour les aides. Eux vont m'aider pour trouver un appart. Il faut s'organiser avant qu'il soit trop tard pour les aides. Sinon tu vas galérer. Si mon contrat jeune majeur s'arrête et que le département ne le renouvelle pas, ce sera compliqué. »

En attendant son nouveau départ, il vit dans cette chambre calme à Pézenas où, sur le carrelage de sa chambre d'ados, huit paires de baskets sont alignées. Il les a toutes achetées avec ses économies, sauf une qu'on lui a donnée et qu'il ne met jamais. On sent que le choix est important pour lui, comme lorsqu'il dit qu'il n'aime pas les fringues trop grandes. « J'achète sur Internet, parfois c'est moins cher. »

« J'ai mon style, c'est pas les chanteurs qui m'inspirent, je ne copie pas, je n'aime pas me comparer à quelqu'un. J'aime que tout soit bien à ma taille. J'aime pas quand les habits sont trop grands, sinon les gens disent "oh, regarde-le, celui-là, ses habits sont plus grands que lui ! »

En écoutant Mamadou nous raconter son histoire, je mesure ce qu'il investit dans ces baskets branchées comme dans ce corps d'athlète qu'il se forge depuis son arrivée en Europe. C'est sa façon à lui de s'armer pour la vie, une sorte de résilience pour un plus jamais ça. Parce qu'il est arrivé les pieds en sang et infectés en France en traversant la frontière italienne, il s'achète de belles pompes. Parce qu'il a porté des frusques offertes par les associations humanitaires, il se choisit des tee-shirts branchés et des vêtements bien coupés. Parce qu'en Libye sur une mer houleuse, il n'a pas réussi la première fois à grimper sur le bateau, il s'est musclé. Quant à ses dreads courtes, c'est lui qui les fait. Il est un ado d'ici désormais qui dans son téléphone a plein de photos des copains, des éducateurs, qui poste des stories sur Insta, quelques vidéos ou photos sur TikTok où fièrement il a acquis 2 000 abonnés. Le week-end, il regarde Netflix, s'endort devant la télé ou sort visiter ses amis Oussman à Montpellier ou Aboubacar à Pézenas. En série, il a aimé Prison Break, en film Le Transporteur, mais comme pour la musique, il est curieux et mélange les genres, les cultures.

Ses recettes d'art de vivre

Mamadou sait cuisiner et a le sens de la convivialité.

Si tu viens chez lui, il te proposera un soda, des glaces, mais mieux encore un jus d'hibiscus frais ou un plat concocté par ses soins. Il aime mélanger les inspirations qui sont les siennes, cuisine française, italienne et guinéenne. Il a beaucoup appris sur la route, lors de son périple avec les gens qui l'ont accueilli. Pour les épices africaines, il te conseille le soumara ou soumbara, sorte de caroube à la couleur cannelle très utilisée en cuisine guinéenne. Pour donner goût, l'huile de palme rouge et en légume le gombo, une sorte de poivron qui ne pique pas, que tu fais bouillir 25 minutes avant de déguster. Il en a toujours au congélateur. Il trouve tout cela à Montpellier dans une épicerie sénégalaise, mais c'est un peu cher.

Si tu lui rends l'invitation (ce qu'il appréciera), il ne viendra pas chez toi les mains vides, mais avec des mangues par exemple. Si tu lui donnes rendez-vous, soit à l'heure, Mamadou est ponctuel. Avec lui, tu pourras parler le diakankhé, le soussou, le peul, le français et de tout librement.

Dernièrement il a découvert Gaël Faye, « ***J'étais au concert de Gaël Faye à Mèze cet été, c'est là que je l'ai découvert. J'avais gagné les places à une tombola du 14 Juillet pour aller voir le concert. Ça m'a plu*** » Et puis avec ses copains guinéens, il aime regarder sur YouTube les vidéos du comique Moussa Koffoé qui, nous répète-t-il plusieurs fois, a joué dans un film français. On sent que c'est important pour lui cette culture guinéenne qui s'exporte et qui comme lui existe au-delà des frontières et prend sa place dans la culture mondialisée. Sur ses conseils je regarde un sketch de Moussa Koffoé, l'acteur (qui a été formé au conservatoire de Paris) se moque des anciens villageois qui draguent les cousines de la famille et essaient d'acheter leur tendresse. Je pense au vieil Arnolphe de L'École des femmes de Molière et Koffoé me fait rire. C'est bon de partager. Il a raison Mamadou, tout devrait toujours commencer par l'échange culturel, un plat, une musique, un film. Le monde tournerait mieux et sans doute de façon plus équilibrée entre les deux hémisphères.



LA VIDÉO DU GARÇON QUI GÈRE BIEN SON BATEAU

L'équilibre.

Mamadou s'y confronte tous les samedis matin en pratiquant l'aviron à Mèze. Il s'y rend en bus. Même le samedi, il se lève tôt, pas à 6 heures comme en semaine pour aller au CFA ou chez son patron, mais quand même. Ce sport, il l'a appris en Italie dans un centre pour mineurs. « Je suis resté plusieurs mois là-bas, il y avait un club. Je ramais seul au début et de plus en plus loin. Puis j'ai appris à ramer à deux, à trois. L'entraîneur m'a donné les clés de la salle. Après c'est moi qui donnais des cours aux autres. » Il sort de son portefeuille sa carte de fédération nationale d'aviron.

« C'est calme comme sport, l'aviron, j'ai déjà mon premier niveau, je ferai de la compétition plus tard, je ne suis pas pressé. » En voyant la paire d'haltères et l'élastique de muscu à côté de ses baskets, je lui demande quel est son entraînement. « Le sport c'est important, dit-il, ça évite d'avoir des petites maladies, ça aide. C'est important d'avoir du muscle, pas trop pour l'aviron, c'est juste pour garder la forme et la santé.



« C'est pas l'aviron qui m'a donné ce physique, il faut faire d'autres sports pour y arriver. Moi, je cours, je fais des tractions, des pompes chez moi ou au stade, parfois je demande à Aboubacar de venir avec moi. C'est important les muscles, mais je ne veux pas en avoir trop. Être athlétique, avoir du physique, c'est bien, mais, précise-t-il avec humour, pour l'aviron si je gonfle trop, je ne peux plus ramer ! »

C'est là, sur les étangs de Thau, qu'il aime naviguer seul entre Bouzigues et Marseillan, parfois il pousse jusqu'à Sète. Il m'explique que le bateau peut se retourner facilement et qu'il faut de l'équilibre pour rester à flot. Soudain, je me souviens qu'il ne sait pas nager. Je panique, rien que d'y penser. Ça le fait sourire.

« Je nage pas bien, mais je gère bien mon bateau, me répond-il le visage plus grave soudain, je sais me retourner sans risque. » Pour illustrer son propos, il nous montre une vidéo réalisée par une amie. On le voit ramer en solitaire dans la lumière particulière et apaisante des étangs de Thau. Il semble à l'aise, tranquille, il commente le film, « parfois je me couche dans mon bateau, les amis disent : "il y a quelqu'un là-dedans", je prends de la vitesse, il y a le soleil, le bateau qui avance tout seul, voilà. Tranquille. » Plus tard, Mamadou nous racontera sa traversée de la Méditerranée, celle que tous les jeunes guinéens de l'association ont connu et nomment entre eux « leurs vieilles histoires ». Il ne s'étendra pas sur la Lybie et l'embarquement de nuit sur un bateau de fortune, mais la date reviendra, janvier 2017. Le premier soir d'abord où il est alors trop frêle pour embarquer avec le courant et ne parviendra pas à grimper sur le bateau, il devra repartir plus tard. Et puis la mort de son frère aîné qui s'est noyé. Il s'appelait Moro. C'est avec lui qu'il avait voyagé pendant neuf mois. Janvier 2017 : date d'une traversée de la Méditerranée terrifiante pour un garçon de 15 ans qui ne sait pas nager, date de la mort d'un frère, date de son arrivée sur les côtes italiennes. *« Je n'oublie pas,* nous confie-t-il, *ça sera toujours là, c'est grâce à mon frère Moro si aujourd'hui tout va bien. »*



Mamadou n'a plus de famille en Guinée à part une tante avec laquelle il ne communique pas. Toutefois, à la fin de l'entretien, lorsque je lui parlerai d'avenir, d'amour, il évoquera avec pudeur celle qu'il aime, Siré, une jeune fille de son quartier à Conakry, et qu'il connaît depuis l'enfance. Avec elle, il échange toujours. Il a sa photo dans son téléphone. Elle est couturière et s'il retourne au pays pour des vacances, ça sera pour la voir, mais son avenir c'est ici qu'il le voit. À Pézenas le temps de ses études pour finir son deuxième CAP, puis peut-être après à Montpellier ou à Paname. Il dit Paname, pas Paris, comme mon grand-père polonais. Paname, un argot intemporel qui fait toujours rêver la jeunesse d'où qu'elle vienne.

LES FOURNITURES SCOLAIRES NEUVES ET LA PHOTO DE NATACHA

Pas de déco, rien de superflu dans la chambre de Mamadou à part cette photo de lui et de Natacha en bord de mer et posée sur son bureau. C'est son éducatrice, Natacha. C'est elle qui a imprimé, encadré la photo et la lui a offerte. Elle compte beaucoup pour lui, elle l'emmène en balade, l'invite

et n'oublie jamais les petites attentions. Et Mamadou comme tous les jeunes pris en charge par l'ASE est sensible à ces attentions justement. À ces petits suppléments de travail, d'âme, de gentillesse qui ne sont pas obligatoires et qui véhiculent la tendresse humaine. C'est aussi Natacha qui lui a acheté les fournitures scolaires pour commencer sa première année de CAP en travaux publics, construction de routes et aménagements urbains. Il vient de débiter cet apprentissage, ça lui plaît parce que cette formation, contrairement à son premier CAP, il l'a choisie. « J'aime bien ce nouvel apprentissage, mon nouveau patron, rester dehors. Avec les travaux publics tu te déplaces suivant les chantiers, sur la route... tu ré pares. J'ai déjà travaillé un mois et je me sens bien, ça me plaît. »



Mamadou aime apprendre. C'est ici à Pézenas qu'il a commencé à aller à l'école, parce qu'en Guinée il n'avait connu que l'école coranique. « J'ai pas fait d'école en Guinée, c'est mon défaut, avoue-t-il en baissant les yeux comme s'il devait s'en excuser. Je n'ai fait qu'une école coranique, ça, c'est pas une école ! Il y a un marabout... c'est pas une école ! Tu viens le soir ou le matin pour connaître ta religion. C'est tout. C'est en arabe. Je connais un peu la langue.



L'école en Guinée, ça dépend de ta position sociale, si tu as de l'argent ça va, mais si ta famille ne peut pas payer, tu n'y vas pas. Avant d'arriver je parlais le diakhanké (langue mandingue proche du malinké), le soussou et le peul, c'est tout. »

Aujourd'hui, après les cours de FLE et deux ans au lycée agricole, Mamadou s'exprime très bien et commence à bien lire la langue. « ***Ça fait deux ans seulement que je vais à l'école, je parle, lis et écris le français. Ça étonne beaucoup de monde.*** Je me suis concentré pour parler la langue et mes enseignants m'ont tous aidé. Par exemple monsieur Véra qui était mon professeur principal dans mon lycée agricole à Gignac, il a continué à m'aider après mon CAP. Cet été je le voyais deux fois par semaine pour des cours de français et de maths. Il se levait tôt pour venir chez moi. C'est comme si j'étais son fils, il m'a même acheté des pulls, tout est neuf! » Mamadou est un garçon attachant, travailleur, pugnace et on comprend que les adultes aient donné de leur temps en plus de leur travail pour l'accueillir, le soutenir. Cette longue chaîne d'aidants, qu'ils soient professionnels, bénévoles, éducateurs ou enseignants, fait aujourd'hui partie de sa famille et Mamadou un soir me demande un autre entretien pour devant mon enregistreur prendre le temps de les remercier un à un. Il se tient droit sur sa chaise, devant mon bureau il est venu dire quelque chose.

C'est très beau et sa confiance à ce moment me bouleverse. Mamadou est concentré, sérieux, ému. « Je veux ajouter quelques paroles, c'est ainsi qu'il commence. Je veux remercier l'association SAAM/ANRAS de Pézenas, je ne les oublierai jamais. Ils m'ont apporté la protection, le conseil et une aide pour avoir mon titre de séjour; grâce à l'association, j'ai rencontré beaucoup de personnes, Éric, Delphy, Natacha (ses éducateurs) et le directeur aussi. J'ai rencontré M. Costa, M. Viéra, mes profs principaux au lycée de Gignac, ils m'ont aidé car quand j'ai commencé à parler la langue française, je ne la comprenais pas bien, je ne pouvais pas la lire, aujourd'hui ça va.

« Je remercie tous les enseignants, les directeurs, les surveillants, les cuisiniers, les gens de la cantine, tous. Grâce à vous, j'ai obtenu mon CAP, tout ce que je ne comprenais pas vous me l'avez expliqué et dans tout ce que je n'arrivais pas à faire vous m'avez aidé. Je ne vous oublierai pas. Aujourd'hui, je suis content, même si je m'éloigne de vous je ne vous oublierai pas. Vous m'avez aidé à avancer. Sans vous je n'aurais pas ces connaissances. Voilà, dit-il, voilà », répète-t-il.

Puis, il nous parle des bénévoles. De Christelle, une prof de yoga qui elle aussi l'a invité à rentrer dans la famille pour des balades en forêt, des virées en bord de mer. De Caroline, quelqu'un de bien qui travaille en pharmacie, souligne-t-il, une femme qui l'aide au quotidien, lui explique les choses compliquées et vient le chercher pour manger, faire les devoirs ou simplement pour une partie de pétanque ou une soirée entre amis. Mamadou aime la famille, aime être dans les familles et se sentir aimé pour ce qu'il est, pour celui qu'il est devenu avec eux. Mais ce qu'oublie Mamadou, c'est le bien qu'il fait aux autres à réussir comme ça, à aimer la vie comme ça, à savoir avancer avec une telle volonté tout en restant lui-même, en se révélant à lui-même au milieu de tous. C'est le retour que me feront ses éducateurs et ses professeurs lors de la soirée dédiée au projet Chambres adolescentes au théâtre de Pézenas.

« Ce jeune est extraordinaire, me répéteront ses enseignants venus pour l'occasion, et le moins qu'on puisse faire c'est de l'aider au maximum. » Ce qu'ignore Mamadou, c'est qu'aux yeux de pas mal d'adultes, il est un modèle. Mais peut-être le sait-il déjà. Il est intelligent, observateur. En rencontrant d'autres adolescents du projet, il a compris que Chambres adolescentes s'adressaient aux jeunes d'ici et c'est sans doute pourquoi, à la

fin du dernier entretien, il a délivré un message. Devant les filles de Clermont-l'Hérault dont j'avais fait le portrait, Maëlle, Zoé, Cassandra, et qu'il avait croisées quelques semaines plus tôt, il n'aurait jamais osé dire tout cela. Mais les rencontrer, écouter leur histoire si différente de la sienne l'a sans doute poussé à s'exprimer librement.

Ce magnifique message, Mamadou, je vais l'écrire comme tu me l'as dit et je te laisse le mot de la fin. Toutefois avant de terminer ce portrait, moi aussi je te tenais à te remercier. Un homme un peu aigri m'a dernièrement avoué que la gratitude le gonflait et qu'il détestait les remerciements. Tu vois, contrairement à toi cet homme me fait pitié, parce qu'il n'y a rien de plus beau que de mesurer ce qu'on doit aux autres et de tenter de leur rendre même maladroitement. Comme tes enseignants, Mamadou, en te rencontrant j'ai eu envie de t'aider comme un fils, parce que tu représentes ce fils de la Terre qui redonne le sourire à l'avenir, qui rend à l'espoir contemporain un peu de sa superbe. Pour ce que tu es et ce que tu nous apportes aujourd'hui, merci.

LE MESSAGE DE MAMADOU A SES CONTEMPORAINS

Il est face à moi dans mon bureau, l'enregistreur tourne. Il respire, se concentre, un silence pesant s'impose. Je sais qu'il veut me parler des choses terribles qu'il a traversées. Il me l'a dit. J'ignore ce qu'il veut raconter, ajouter, je me suis simplement préparée à recevoir son histoire. À faire face à ce qu'une écrivaine dans son bureau ne peut même pas imaginer tant la réalité, nous le savons, dans l'horreur dépasse la fiction. Mais Mamadou est prévenant, mature, pudique et digne. L'horreur, il la taira. Nous préservant tous d'un pathos inutile, mais nous invitant simplement du haut de ses 19 ans à faire comme lui : apprendre à naviguer et à garder son cap.

« Avant de venir en Europe, j'ai passé beaucoup de difficultés, j'ai vu beaucoup de choses différentes, beaucoup de choses qui font peur, horribles, mais j'ai tout accepté avec mon frère. Et tout ça aujourd'hui, je l'ai presque oublié. Parce que si tu penses trop, tu ne peux pas avancer. Parfois, tu dois essayer d'oublier les choses horribles, même si tu n'y arrives pas, essaye quand même parce que ça va t'aider à avancer. Si tu avances, c'est ça qui est bon. C'est toi-même qui mènes ta vie. Parce qu'il y a aucune personne qui va gérer ta vie, c'est toi. Même si quelqu'un t'aide au début, le reste c'est avec ta force, ton courage et ton sentiment, si tu travailles bien, si tu es courageux, que tu vas le réussir. Moi, je ne parle pas bien le français, mais je peux discuter même si je ne comprends pas tous les mots. Ça va, tout va bien. »

